

Les unités lexicales entre système et énonciation

Savina RAYNAUD

Université catholique du Sacré Cœur, Milan

1. UN OBJET D'ÉTUDE DIFFICILE À SAISIR

QUOIQU'IL SOIT ÉVIDENT de penser aux mots comme à la matière première du linguiste, quand on veut se focaliser sur leur identité, ou encore sur l'existence même du mot, le mot se dérobe à des tentatives faciles de définition, il se disperse en plusieurs directions, au point de vue formel (vu la flexionnalité synchronique et son trait évolutif dans la diachronie) aussi bien qu'au point de vue fonctionnel, en raison de l'infinité de réalisations possibles et du moulage sémantique différent que le mot peut prendre à chaque fois.

Même si cela peut être tentant, se laisser décourager par la difficulté de le définir, ou minimiser la complexité du mot et son caractère insaisissable, c'est un comportement qui manque de sérieux. Admettre que l'on est intrigué par la délicatesse du problème et en même temps par ses dimensions, c'est sans doute le premier pas, c'est une démarche honnête et tout en étant préliminaire, c'est la bonne voie.

C'est pourquoi nous considérons toujours précieux, et encore fécond d'ultérieurs développements de recherche, l'apport théorique et la richesse d'indications empiriques que nous donne le CLP¹.

Il s'agit d'une orientation qui n'oublie pas de mentionner le lexique parmi les composantes grammaticales d'une langue et, en même temps, qui ne substitue pas la sémantique au lexique (ou *vice versa*). Chaque

¹ En ce qui concerne la langue utilisée pour cette communication, elle a été choisie en hommage à ceux qui ont organisé ce Colloque et à la ville qui l'accueille, sans oublier non plus les remarques de VACHEK (1960 : 7-8) dans l'« Avant-Propos » : « Après la publication de la traduction des *Grundzüge* de Troubetzkoy par J. Cantineau, la terminologie de l'École de Prague se trouve élaborée en français, avec plus de détails que dans toute autre langue du monde. Néanmoins, il y a certains termes nécessaires traduisant quelques notions indispensables qu'on ne trouve pas même en français; en vue de l'unité de l'expression des mots employés dans l'en-tête des articles, il a fallu les créer... »

niveau linguistique est sémantique et aucun élément linguistique isolé n'est chargé du sens précis qui lui est assigné uniquement dans un texte.

2. UNITÉ EN TANT QU'INDÉPENDANCE À L'INTÉRIEUR DE LA CHAÎNE (VOIRE DE L'ÉNONCIATION)

LE RAPPORT DISCRET-CONTINU

Il y a quelque temps, je suivais la conférence d'un glottologue spécialiste de la langue messapique, se débattant avec la rude tâche de reconstruction d'un code presque inconnu. Parmi les premières difficultés qu'il avait rencontrées, il signalait la *lectio continua* qui se présente à celui qui s'approche des inscriptions retrouvées jusqu'à présent. Voilà donc que la reconnaissance du code et des mots n'est pas un *primum datum*, du moment que la segmentation même de l'inscription, l'isolement — et donc l'individuation des mots, l'attribution de la racine lexématique et des parties flexionnelles — tous ces éléments font partie de l'œuvre de reconstruction du linguiste, ce sont le fruit de ses comparaisons et de ses inférences, de manière différente et pour cela donc conjecturale.

Le processus d'écoute et de compréhension de messages oraux de la part des destinataires n'est pas conçu autrement, il ne peut pas alors se passer d'une intervention délicate et complexe d'interprétation, même si les difficultés de segmentation et d'articulation en mots isolés disparaissent presque à la perception du destinataire même, étant donné la très haute fréquence de ces phénomènes et l'extrême habileté du locuteur, surtout dans la langue maternelle².

Mais — cela arrive en phonétique —, si l'on procède à l'enregistrement sonore et à l'analyse auditive et spectrographique, la haute incidence de phénomènes d'élision, de liaison, de perte de constituants du parlé reçoit une attestation ponctuelle et documentée. On reconnaît là avec évidence l'extension de l'interprétation.

La difficulté — plus ou moins ardue — à reconnaître l'« indépendance » des mots a intéressé Mathesius à partir des tout premiers débuts de son activité de recherche, bien avant que son projet de fondation du Cercle fût tracé.

² Cf. RAYNAUD (1988).

En 1911 déjà il s'en occupait dans un essai riche, intelligent, documenté, « O potenciálnosti jevů jazykových ». Il faut rappeler que la *potenciálnost* dont on parle ici ce n'est pas tellement la virtualité des langues, mais plutôt l'« oscillation statique, c'est-à-dire l'instabilité dans une période donnée [d'un phénomène donné]; elle est opposée à la mutabilité dynamique, manifestée par des altérations qui se produisent dans le temps » :

First, there is the important problem of the independence of the word within the sentence.³

The history of this problem is closely connected with the history of linguistic research in the last fifty years. [...] regarded as a matter of course.

If linguists started to take an interest in our problem, this was the merit of the phoneticians. In their examination of actual speech they realized that the independence of the word within the sentence is by no means certain. [...]

There are many such facts, supplying evidence both for and against the independence. [...] Phoneticians arguing that the word becomes completely absorbed by the sentences can justly refer to the acoustic impression preventing the foreigner ignorant of the language from distinguishing its individual words. [...] This, however, does not prove more than the word limits are not obvious, not that they are non-existent; admittedly, there are in any language many kinds of phenomena not obvious to a linguistically untrained speaker.

The arguments against the theory asserting the complete disappearance of words within sentences are no less weighty. We will discuss them at some length because, as the problem stands today, more importance should be attached to them.

First we will mention those which are suggested by the development of language. [...]

From the static arguments for the independence of the word within the sentence should be mentioned the fact that the words within the sentence can, more or less, mutually exchange their places but the syllables within the word cannot do so. [...]

The weightiest, however, are direct phonetic arguments which most conclusively disprove the statements of those phoneticians who deny the existence of words in actual speech. First, there is evidence of the kind supplied, for French and English, by experimental phoneticians : Rousselot (*Principes de phonétique expérimentale*, Paris, 1901-8, pp. 972-4) established objective differences in the pronunciations of the speech chains *comte Roland — contrôlant, donne à Pierre — donna Pierre*, and E. A. Meyer (*Englische Lautdauer*, p. 33) in *a name — an aim*. [...] but, on the other hand, another interesting, valuable piece of evidence for the independence of the word within the sentence can be found in German

³ Dans une note, Mathesius ajoute : « It will be noted that we consider the word as a formal, not a semantic, phenomenon of language. A formal definition of the word is given, e.g., by FINCK : *Das Wort ist der kleinste, nicht in bestimmter Weise an andere Lautkomplexe gebundene Bestandteil der Rede.* ((1905) *Die Aufgabe und Gliederung der Sprachwissenschaft* Halle, p. 30). This definition, excluding, in fact, the existence of the so-called 'distant compounds', fully conforms to what we have written on compounds and collocations in *Sborník filologický*, 1910. The definition given by DITTRICH (*Idg. Forschungen*, 25, p. 16) mixes formal and semantic criteria. »

and Czech. It is the so called glottal catch (coup de glotte, [...], cf. Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*, Leipzig 1904, § 76; for Czech, Frinta [...] 1909).

The glottal catch is, in general, eminently suited to display various forms of the potentiality of language. [...]

To go back to the main problem [...] of the independence of the word, we can derive the following consequences from what has been said here about the glottal catch in different European languages: the fact that in Czech and in English the glottal catch exists, as a rule, only at the beginning of words or in the limits of compounds, while in Danish it occurs mostly in the middle of words, reveals that both in Czech and in German the word constitutes a formal unit, and the potentiality of the glottal catch in both languages is, at the same time, demonstrative of the potentiality of the independence of the word in them. This thesis, which can also be bolstered by psychological observation of normal speaking and reading as well as of pathological disturbances of speech (for the former cases see Ginneken's introductory chapters, for the latter, Scripture's *Elements*, pp. 128 ff.), is able to reconcile the above-mentioned arguments adduced both for and against the independence of words. One should not forget that the extent of this potentiality differs in different languages, and that, besides, it often changes in the course of the development of one and the same language. We tried to examine the independence of words in different languages in our paper *Poznámky...* [Notes on Substantival Compounds and Collocations in Contemporary English] (*Sborník filologický I*, pp. 247-257; the conclusion arrived at was that, in comparison with Czech and German, the independence of the word in English appears to be weakened. Another evidence of this weakening we see in the ModE gemination of words for the purpose of emphasizing their meanings. [...]

If one turns to older stages of languages, it seems that especially Old Latin and Greek on the one hand, and Old Indian on the other, show interesting instances of different approaches to the independence of words, as has already been observed by James Byrne in *General Principles of the Structure of Language* (2nd ed., London 1892). On the historical development of the independence of words one can only mention what was said on the problem by Vossler in his book *Sprache als Schöpfung und Entwicklung* (Heidelberg 1905). (pp. 13-23) [...]

If, then, we take as our starting point a given lexical unit, the semantic potentiality of language is manifested as actual oscillation of meaning. If, on the other hand, we take as our standing point a given idea and try to find its expression by means of language, the potentiality of language will be manifested as a plurality of expressions, i.e. a possibility of expressing one and the same idea in a variety of ways.⁴

Maintenant, si nous revenons aux *Thèses de 1929*, la prise de position en faveur du mot est claire et nette :

Le mot, considéré du point de vue de la fonction, est le résultat de l'activité linguistique dénommatrice, qui est parfois indissolublement liée à l'activité syntagmatique. La linguistique qui analysait le langage comme un fait objectif de caractère mécanique a souvent complètement nié l'existence du mot, mais cependant, au point de vue fonction, l'existence autonome du mot est chose tout à fait évidente, encore que cette existence se manifeste dans les diverses langues

⁴ Cf. MATHESIUS (1911) in VACHEK (éd.) (1964), et in VACHEK (éd.) (1983 : 30).

avec une intensité variable et que ce soit un fait potentiel. Par l'activité dénominatrice, le langage décompose la réalité, qu'elle soit externe ou interne, réelle ou abstraite, en éléments linguistiquement saisissables.⁵

On peut retrouver, presque à la lettre, les conclusions tirées par Mathesius dans son essai de 1929⁶.

Ce qui nous permet de l'affirmer avec sûreté est expressément la prise en charge du point de vue fonctionnel, voire sémantique et finaliste à la fois. Le dépassement ensuite de la perspective purement mécanique rappelle la critique adressée surtout par Jakobson à l'atomisme formel — phonétique-morphologique — de la part de plusieurs études de linguistique historique et comparative du 19^{ème} siècle⁷.

Encore en 1949 un élève de Mathesius, B. Trnka, écrivait :

Quels sont les critères généraux du mot ? [...] Les critères purement sémantiques ou purement phonologiques sont décevants et il ne reste que la possibilité de nous servir du critère formel de non-séparabilité, qui semble relativement le plus sûr (par exemple : *admirable* est un seul mot, *je fais* sont deux mots...) [On peut aussi dire que] le mot est le plus petit signe interchangeable apte à différencier la phrase⁸.

3. UNITÉ EN TANT QUE DISTINCTIVITÉ À L'INTÉRIEUR D'UN SYSTÈME D'OPPOSITIONS : LA CORRÉLATION À UN SYSTÈME

LE RAPPORT UN-TOUT STRUCTURÉ

L'adoption d'un point de vue structural et son extension au lexique, relativement au code.

Beaucoup de linguistes estimaient que, à la différence de la morphologie, laquelle constituait forcément un système ordonné, le vocabulaire était un chaos où l'on ne pouvait mettre qu'un ordre tout externe en se servant de l'ordre alphabétique. C'est là une erreur évidente. Les systèmes lexicaux sont, il est vrai, tellement plus complexes et vastes que les systèmes morphologiques que les linguistes ne réussirent peut être bien jamais à les représenter avec le même degré de clarté et de netteté. Mais pourtant, *les mots étant, dans la conscience lexicale, opposés l'un à l'autre et mutuellement coordonnés, ils forment des systèmes formellement analogues aux systèmes morphologiques et susceptibles comme tels d'être étudiés*

⁵ Thèses de 29, 2, Travaux du Cercle Linguistique de Prague 1 (1929).

⁶ (MATHESIUS, 1929a : 132-134; angl. in VACHEK (éd.) (1983)).

⁷ Cf. l'article de J. Toman dans le présent ouvrage.

⁸ (1949 : 27-28).

par les linguistes. Dans ce domaine encore peu exploré, les linguistes doivent travailler, non seulement à l'examen des matériaux eux mêmes, mais aussi à l'élaboration de méthodes régulières d'étude.⁹

La nouveauté n'est donc pas seulement méthodologique, même si cela est prioritaire : de là découlent de nouvelles tâches applicatives.

Chaque langue a son système particulier de dénomination; elle emploie des formes dénominatrice variées, et ce avec une intensité variée, par ex. la dérivation, la composition et les combinaisons fixes de mots (ainsi dans les langues slaves, surtout dans le langage populaire, les nouveaux substantifs se forment la plupart par dérivation); elle a sa classification propre des procédés de dénomination et se constitue son vocabulaire caractéristique. [...] L'analyse des formes de la dénomination linguistique et des classifications des procédés de dénomination ne détermine pas encore suffisamment le caractère du vocabulaire d'une langue donnée. Pour caractériser celui-ci, il faut encore étudier l'étendue moyenne et la précision moyenne de la signification dans les dénominations linguistiques en général et dans les différentes catégories de dénominations en particulier, déterminer les zones d'idées qui sont représentées avec une force d'expression particulière dans le vocabulaire considéré, préciser d'une part le rôle de l'affectivité, d'autre part l'intellectualisation accrue de la langue, constater la façon dont le vocabulaire étudié se complète (par ex. l'emprunt et le calque), etc. c'est-à-dire s'occuper de faits qui ressortissent d'ordinaire à la sémantique.¹⁰

Trente ans plus tard, Havránek, dont les intérêts lexicographiques reflètent la réalisation des programmes du Cercle, en conclusion de la conférence de linguistes tchécoslovaques tenue à Prague (26/XI - 1/XII, 1956), affirmait :

La question est de savoir si l'on doit considérer le lexique comme un système ou non [...]. Ce qu'on pourrait appeler système lexico-sémantique, ce n'est pas simplement une analogie du système grammatical [...]. Il est clair que les mots se trouvent en rapports mutuels, mais on n'est pas encore parvenu à les percevoir clairement [...]. Il nous manque une documentation pleine de matériaux et un procédé empirique [...]. La lexicographie élaborée sur des principes scientifiques peut aider la lexicologie [...] à sortir de ses théories — quelquefois assez stériles.¹¹

⁹ *Thèses de 29*, 8.

¹⁰ *Thèses de 29*, 2 b.

¹¹ HAVRÁNEK (1958 : 281-189). Pour le point sur l'état de la recherche à ce sujet, on renvoie ici à quelques contributions élaborées par des membres du Département de Langues et Littératures Étrangères de l'Université Catholique du Sacré Cœur de Milan: cf. GATTI (1992 : 62-73), ZANOLA (1991 : 96). Sur la langue anglaise, cf. BAUER (1983); LIPKA (1992).

4. UNITÉ EN TANT QU'ASSOCIATION SÉMIOLOGIQUE

Tout compte fait, bien que les Pragoïses ne s'attardent pas spécialement sur la nature sémiologique des éléments linguistiques, leur conception fonctionnelle en est la meilleure garantie. Parmi ceux qui prêtent le plus d'attention à la dimension sémiologique, qui traverse tous les niveaux linguistiques, on retrouve Karcevskij, celui qui a établi le lien le plus fort entre l'école de Genève et le CLP.

En 1928 déjà, au Premier Congrès International des Linguistes à La Haye, il écrivait :

Toute langue est un mécanisme destiné à délimiter, évaluer et identifier nos états de conscience en vue de leur extériorisation par la parole. Le problème de la synchronie se ramène à établir : a. comment la langue donnée analyse-t-elle (syntagmatise) les états de conscience en vue d'en former des « images verbales » (substrats psychologiques des phrases) et b. comment différencie-t-elle la « matière phonique » — afin de constituer un système d'équivalence entre les produits de la différenciation (nous dirions, entre la marche de la différenciation) de ces deux ordres de choses extérieures à la langue.

Dans toute langue, le reliaison de ces deux ordres de choses extralinguistiques comporte *quatre* étapes de transmission, qui sont autant de plans sémiologiques et dont l'ensemble constitue ce que nous appelons la « langue ». Ces plans, dont l'importance varie d'un état de langue à un autre, sont les suivants : A plans *conceptuels* : 1. *lexicologique* et 2. *syntagmatique*; B plans *phoniques*: 3 : *morphologiques* et 4. *phonologiques*.¹²

5. UNITÉ EN TANT QU'INVARIANCE PHONOLOGIQUE; LEXIQUE ET INTONATION

Il s'agit d'une coutume si bien établie — acquise grâce à la contribution déterminante des théories du CLP et suivant laquelle on distingue le plan phonologique du plan des actualisations phonétiques — que proposer de nouveau cette relation au niveau lexical peut sembler superflu. Il est utile toutefois de rappeler les contributions de Karcevskij, qui cite et commente Bally dans sa description du procès d'« actualisation » comme suit :

'on actualise un signe lexical quand on indique quelle portion de son extension on envisage dans chaque cas.'

¹² KARCEVSKIJ (1930 : 53-55).

Destinés à desservir tout le monde et dans toutes les circonstances, les signes de la langue ne peuvent nécessairement posséder qu'une valeur *virtuelle*. Tout acte de parole exige leur adaptation au cas concret, à la réalité donnée. [...] Cependant — continue-t-il — ces procédés-là [c'est à dire les pronominaux (articles inclus), les numériques, la prédication] ne visent en somme qu'à préparer la voie à cette véritable rencontre du signe et de la réalité dont l'intonation est le témoignage et l'instrument, tout à la fois.¹³

Un autre point de vue est celui de Mathesius, dans ses articles sur les analyses phonologiques quantitatives, à propos du degré d'utilisation des unités phonologiques dans le système, le mot et les groupements des mots, dans le flux du discours. Il s'agit d'études de phonologie statistique.¹⁴

6. UNITÉ EN TANT QU'IDENTITÉ (STABILITÉ) SÉMANTIQUE: LE RAPPORT ENTRE FORME ET FONCTION

Une condition ultérieure, indispensable pour reconnaître le mot en tant qu'unité lexicale, est l'individuation d'un niveau d'identité, ou, mieux encore, de stabilité sémantique qui ne soit pas touché par la quantité de contextes d'application, et donc par le nombre d'institutions de référence. Si le signifié (valeur sémantique) est soumis à des transpositions toujours renouvelées, comment peut-on considérer encore un seul le signe dont les occurrences sont illimitées ?

Encore une fois, c'est Karcevskij qui répond à cette question, grâce à l'introduction de la notion de dualisme asymétrique du signe.

Le signe et la signification ne se recouvrent pas entièrement, leurs limites ne coïncident pas dans tous les points : un même signe a plusieurs fonctions, une même signification s'exprime par plusieurs signes. Tout signe est virtuellement « homonyme » et « synonyme », à la fois, c'est-à-dire qu'il est constitué par le croisement de ces deux séries de faits pensés.

En tant que mécanisme sémiologique, une langue se meut entre deux pôles qu'on peut caractériser comme le *général* et l'*individuel*, l'*abstrait* et le *concret*. [...].

Ces signes virtuels doivent cependant s'appliquer à la réalité concrète toujours nouvelle.

Si les signes étaient immobiles et n'avaient chacun qu'une seule fonction, la langue deviendrait un simple répertoire d'étiquettes. Mais il est également impossible de concevoir une langue dont les signes seraient mobiles à point de ne rien signifier en dehors de situations concrètes. — Il s'ensuit que la nature d'un signe linguistique doit être stable et mobile, tout à la fois. [...].

¹³ KARCEVSKIJ (1931 : 190-191).

¹⁴ MATHESIUS (1929b).

Il va de soi qu'un acte de connaissance ne peut atteindre l'« individuel » proprement dit. Le réel est infini, nous ne faisons, à propos de chaque situation, que d'en retenir certains éléments en rejetant tout le reste comme quantité négligeable au point de vue de nos intérêts. Nous aboutissons par là à un concept, produit schématique d'une intégration, appelé dès sa naissance à servir de type général. [...] dès son apparition tout mot désigne un genre et non un individu. [...].

Aussi chaque fois que nous appliquons un mot, en tant que valeur sémantique, à la réalité concrète, recouvrons-nous par lui un ensemble de représentations plus ou moins nouveau. Autrement dit, nous transposons continuellement la valeur sémantique de notre signe. Mais nous ne nous en apercevons que lorsque l'écart entre la valeur « adéquate » (usuelle) du signe et sa valeur occasionnelle est suffisamment grand pour nous impressionner. L'identité du signe est cependant maintenue : le signe subsiste, dans le premier cas, parce que notre pensée portée à intégrer renonce à tenir compte des modifications survenues dans l'ensemble de représentations; il a l'air de subsister dans le second cas également parce que, ayant introduit un *tertium comparationis*, nous avons motivé par là la valeur nouvelle de l'ancien signe. [...].

Le signifiant (phonique) et le signifié (fonction) glissent continuellement sur la « pente de la réalité ». Chacun « déborde » les cadres assignés pour lui par son partenaire : le signifiant cherche à avoir d'autres fonctions que sa fonction propre, le signifié cherche à s'exprimer par d'autres moyens que son signe. Ils sont asymétriques; accouplés, ils se trouvent dans un état d'équilibre instable. C'est grâce à ce dualisme asymétrique de la structure de ses signes qu'un système linguistique peut évoluer : la position « adéquate » du signe se déplaçant continuellement par suite d'adaptation aux exigences de la situation concrète.¹⁵

Le dynamisme illustré à ce propos par Karcevskij est si vital pour la langue qu'il se présente même à d'autres niveaux. C'est Bühler qui explique du point de vue théorique le noyau dur de la question, s'appuyant sur le principe de la *relevance abstractive* — fondement de l'individuation de ce *tertium comparationis* dont parle Karcevskij¹⁶.

D'ailleurs, pour saisir complètement le sémantisme d'une unité lexicale, il est nécessaire d'appréhender sa collocation textuelle. Et cette conscience a été approfondie dans la phase d'après-guerre de la linguistique pragoise :

On ne doit pas chercher la corrélation « linguistique » directe du concept de la pensée [...] dans le domaine du système linguistique, mais dans celui de l'expression linguistique, dans celui de la manifestation linguistique. L'expression « linguistique » directe du concept ce n'est pas donc le mot, mais la dénomination; l'expression *linguistique* directe ce n'est pas la phrase, mais l'énonciation. En effet, le concept peut être exprimé aussi autrement que par un mot, p. ex. par une dénomination composée de plusieurs mots; la pensée, à son tour, peut être exprimée aussi par d'autres moyens que la phrase, c'est-à-dire à l'aide d'un mot ou de la combinaison de mots n'ayant pas le caractère formel d'une phrase.¹⁷

¹⁵ Cf. KARCEVSKIJ (1929).

¹⁶ Cf. BÜHLER (1935); cf. aussi RAYNAUD (1990 : 356-357).

¹⁷ DOKULIL (1958 : 118).

Complémentaire à cette direction de recherche, du système à l'énonciation, est d'ailleurs celle qui étudie les effets d'augmentation, au sein du patrimoine lexical, des exigences croissantes de dénomination qui ressortent du développement des dimensions cognitive et communicative.

J'esquisse tout simplement deux directions différentes: celle de l'expansion de la « forme externe » du lexique (procès de dérivation, composition, combinaison, altération; la syntématique)¹⁸, et celle de l'extension d'importance sémantique déterminée par le recours à ce qu'on appelle la « forme interne » : c'est une catégorie qui n'a pas été prise en compte expressément par le CLP, mais très chère à des auteurs qui ont été historiquement et intellectuellement proches de plusieurs de ses membres : Marty, à Prague, Potebnja et Špet en Russie. Marty entend par « forme interne » : « ces particularités de la méthode expressive, qui ne peuvent être expérimentées qu'intérieurement »; ou bien « ces représentations annexées et auxiliaires [...] qui ont d'une part une finalité esthétique, d'autre part pour but de filtrer la compréhension, en tant qu'obligation associative entre son et signifié ». Potebnja en parle comme de l'élément dynamique du langage, grâce auquel le langage s'accroît en lui-même dans un procès continu de création; il en traite comme du noyau étymologique du mot, qui n'en réduit pas le contenu, mais qui en sélectionne — souvent par le moyen d'une métaphore — un trait; ce trait finira par représenter tout le signifié, il deviendra « signe du signifié ». Pour Špet la forme interne est cette impulsion vers la réalité qui engendre l'expression, grâce à un ensemble de parcours par lesquels le sens se constitue, c'est la tension qui pousse le texte à s'épanouir en lui-même comme processus et non seulement comme produit¹⁹.

Une illustration significative du passage à l'intérieur d'une vaste échelle de valeurs sémantiques associés à la même forme signifiante pourrait être offerte par le phénomène des *voces mediae*.²⁰

¹⁸ Cf. MATHESIUS (1975 : 17-18); cf. aussi RAYNAUD (1990 : 311-312).

¹⁹ Cf. sur Marty, RAYNAUD (1992 : 453-455); à propos de Potebnja STEINER (1991 : 164-173); sur Špet GHIDINI (1991 : 177-182).

²⁰ On peut considérer, par ex., les valeurs de: gr. ἡγημονία, συμφορά; δείκνυμι / lat. *dicere*, πέτομαι / *petere*, σχολή / *schola*, lat. *famosus*, *fortuna*, *otium*.

7. UNITÉ EN TANT QUE PERMANENCE DANS LE TEMPS

L'élasticité et l'équilibre sont des prérogatives du bon fonctionnement de la langue et les Pragoïs en ont donné une très bonne illustration au point de vue synchronique aussi bien que diachronique : en diachronie davantage, puisqu'elles sont à même de rendre compte de la profonde cohésion structurale qui traverse tout code verticalement et horizontalement.

Si d'une part l'intolérance au sujet de la poursuite des études diachroniques peut expliquer surtout des affirmations des *Thèses de 1929* comme celle-ci :

L'étude de l'origine des mots isolés et de leurs changements de sens est nécessaire tant pour la linguistique au sens étroit que pour la psychologie générale et pour l'histoire de la culture, mais cette étude ne saurait toutefois constituer le tout de la lexicologie comme science du vocabulaire.²¹,

d'autre part l'attention portée à la langue cultivée et à la culture linguistique suggère des remarques de ce genre :

A une attitude plus exigeante envers la langue est lié un caractère plus réglé et plus normatif de la langue littéraire. La langue littéraire est caractérisée par une utilisation fonctionnelle plus considérable des éléments grammaticaux et lexicaux (en particulier lexicalisation accrue des groupes de mots et délimitation plus précise des fonctions qui se traduit par la tendance à éviter l'équivoque et par une plus grande précision des moyens d'expression), et en second lieu elle est caractérisée par une plus grande abondance de normes linguistiques sociales.²²

Et surtout :

Dans les formes dénominatrices, il doit être tenu compte de l'individualité de la langue, c'est-à-dire qu'on ne doit pas sans nécessité pressante employer des formes inusitées ou peu usuelles dans la langue (par ex., en tchèque, les mots composés). Pour ce qui est des *ressources du vocabulaire*, il faut opposer au purisme lexical le desideratum de l'abondance de ce vocabulaire et celui de sa diversification stylistique. Mais de même qu'à l'abondance du vocabulaire, il faut viser à la précision du sens et à la fixité là où la fonction de la langue littéraire le réclame.²³

²¹ *Thèses de 29*, 8.

²² *Thèses de 29*, 3b.

²³ *Thèses de 29*, 9.

C'est-à-dire que le dynamisme historique n'est pas seulement l'objet d'une enquête scientifique, mais aussi l'objectif d'un programme linguistique-culturel.

8. CATÉGORISATIONS, AUTREMENT DIT LES CLASSES DU LEXIQUE

En conclusion, si l'on revient au lexique dans le sens de niveau linguistique structuré, on peut rappeler que le Cercle en tant que tel ne consacre pas spécialement d'attention à sa catégorisation interne, ni pour confirmer la tradition grammaticale ni pour la réformer. La volonté déclarée de ne pas séparer le point de vue structural du point de vue fonctionnel ne suffit pas à empêcher d'avancer des équivalences superficielles entre un plan et l'autre (cf. *Thèse de 29 2.b*).

L'approfondissement pertinent dans cette direction pourrait être fourni par les écrits, et surtout les écrits posthumes, de Marty, qui établit une distinction entre autosémantiques et synsémantiques, et articule ces derniers en synsémantiques fondés logiquement ou non.²⁴

9. SUB-UNITÉS : LEXÈMES ET MORPHÈMES

Peut-être le mot est-il une unité irréductible. Le fait qu'on puisse discerner dans le mot des composantes sémantiquement importantes — lexèmes et morphèmes — renvoie l'attention à l'interaction entre ces niveaux; sans rien enlever, c'est notre espoir, à la solidité d'individuation que nous souhaitons lui avoir reconnue.

© Savina Raynaud

²⁴ Cf. RAYNAUD (1982 : 217-218); (1992 : 454).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUER, L. (1983, 1991). *English Word-Formation*. Cambridge, New York, Port Chester, Melbourne, Sydney : Cambridge University Press.
- BÜHLER, K. (1935). « Psychologie der Phoneme ». In *Proceedings of the Second International Conference of Phonetic Science held at University College, London 22-26 July 1935*. D. Jones, D. B. Foy (éds). Cambridge : University Press, p. 162-169.
- DOKULIL, M. (1958). « K povaze vztahu slova a pojmu, věty a myšlenky ». In *O vědeckém poznání soudobých jazyků* [Sur la connaissance scientifique des langues contemporaines]. Praha.
- GATTI, C. (1992) *Dalla semantica alla lessicologica. Introduzione al modello senso testo di I. A. Mel'čuk*. Brescia : La Scuola.
- GHIDINI, M. C. (1991). « La parola e la realtà. Per una ricostruzione della filosofia del linguaggio di Gustav Špet ». In *Rivista di Filosofia Neo-scolastica*, 83, 1-2, p. 177-182.
- HAVRÁNEK, B. (1958). « Závěrečný projev » [Discours de clôture]. In *O vědeckém poznání soudobých jazyků* [Sur la connaissance scientifique des langues contemporaines]. Praha, p. 281-289.
- KARCEVSKIJ, S. (1929). « Du dualisme asymétrique du signe linguistique ». In *TCLP 1*, p. 88-93.
- (1930). « Propositions 25, Explications ». In *Actes du Premier Congrès International de Linguistes à La Haye du 10-15 avril 1928*. Leiden : W. Sijthoff's Uitgeversmaatschappij.
- (1931). « Sur la phonologie de la phrase ». In *TCLP 4*, p. 190-191.
- LIPKA, L. (1992). *An Outline of English Lexicology. Lexical Structure, Word Semantics, and Word-Formation*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.
- MATHESIUS, V. (1911). « O potenciálnosti jevů jazykových » In *Věstník, Královské české společnosti nauk, třída filozoficko-historicko-jazykozpytná*, 2; traduit en anglais par Joseph Vachek « On the Potentiality of the Phenomena of Language » In J. Vachek (éd.) (1964 : 1-32); réimpr. in J. Vachek (éd.) (1983 : 3-43). Praha : Academia Publishing House of the Czechoslovak Academy of Sciences.

- (1929a). « Funkční lingvistika ». In *Sborník přednášek proslovených na prvním sjezdu čsl. profesorů filozofie, filologie a historie v Praze, 3-7*, Praha; réimpr. in J. Vachek (éd.) (1972). « Z klasického období pražské školy 1925-1945 »; angl. In *Praguiana*.
- (1929b). « La structure phonologique du lexique du tchèque moderne. Contribution à la phonologie comparée ». In *TCLP 1*, p. 67-84.
- (1975). *A Functionnal Analysis of Present Day English On a General Linguistic Basis*. Ed by J. Vachek. La Haye, Paris, Praha: Mouton-Academia, p. 17-18.
- RAYNAUD, S. (1988). « Decodificazione e testo ». In *Verifce*, 17, 4, p. 367-384.
- (1990). « IL Circolo Linguistico di Praga. Radici storiche e apporti teorici » In *Vita e Pensiero*. Milano, 240, p. 356-357.
- (1992). « Anton Marty ». In *Sprachphilosophie/ Philosophy of Language/ La philosophie du langage*. Hrgs von M. Dascal, D. Gehardus, K. Lorenz, G. Meggle, W de Gruyter. Berlin, New York, 1, p. 453-455. Id. *Anton Marty, filosofo del linguaggio. Uno strutturalismo presaussuriano*. Roma : La Goliardica, p. 217-218.
- STEINER, P. (1991). *Il Formalismo russo*. Bologna : Il Mulino, p. 164-173.
- TOMAN, J. (à paraître). *Incanting the Bad Guys. Roman Jakobson's Discourse on the Nineteenth Century*.
- TRNKA, B. (1949). « Rapport sur la Question III ». In *Actes du Sixième Congrès International des Linguistes (Paris 1948)*. Paris.
- VACHEK, J. (1960). *Dictionnaire de linguistique de l'Ecole de Prague*. Utrecht, Anvers : Spectrum.
- ZANOLA, M. T. (1991). « L'emprunt lexical anglais dans le français contemporain : analyse d'un corpus de presse (1982-19899) ». In *Quaderni del Centro di Linguistica dell'Università Cattolica*, 3, 1.
- (1929). *Thèses de 29. Travaux du Cercle Linguistique de Prague 1*.